

Rassoul Labuchin, *Le Ficus*, Port-au-Prince, Imprimerie
Théodore, 1971.

Maximilien Laroche

Volume 6, Number 1, avril 1973

Aimé Césaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500279ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500279ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laroche, M. (1973). Review of [Rassoul Labuchin, *Le Ficus*, Port-au-Prince, Imprimerie Théodore, 1971.] *Études littéraires*, 6(1), 135–136.
<https://doi.org/10.7202/500279ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1973

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Si le texte est avant tout un objet linguistique, comment rendre compte d'un tel objet autrement que sur la base des systèmes qui le font être, c'est-à-dire : phonique, morphologique, syntaxique et sémantique ?

Il ne faut donc pas s'étonner de voir Starobinski qualifier les anagrammes de Saussure de « tautologiques ». Elles apparaissent plutôt comme une évidence, et ce n'est pas la même chose. Tout phénomène est évident... après coup, une fois que la démonstration en a été faite. Et si l'évidence à laquelle arrive Saussure passe pour tautologique, c'est uniquement parce que Saussure refuse de fuir l'objet linguistique pour des systèmes imposés de l'extérieur, parce qu'il refuse de traîner le texte vers la psychologie, la psychanalyse, la sociologie ou l'économie. Saussure ne fait pas de critique littéraire.

Et si, pour Saussure, les mots de l'œuvre « *ne sont pas directement choisis par la conscience formatrice* » (p. 152), il n'y a pas lieu de s'en étonner, car Saussure n'emploie pas de telles formules qui renvoient à des évidences beaucoup plus difficiles à démontrer que celle des anagrammes. « Conscience formatrice », qu'est-ce à dire ?

Après avoir conclu que Saussure « interprète la poésie classique comme un *art combinatoire* » (p. 159), Starobinski ajoute : « Seulement il se trouve que tout langage est combinaison » (p. 159) ; était-il nécessaire, en 1971, d'enseigner cela à Saussure, lui qui, un bon demi-siècle auparavant, avait écrit que la langue est « une algèbre qui

n'aurait que des termes complexes » ?

Les remarques qui précèdent veulent seulement alimenter la discussion ; l'essai de Starobinski leur sert de prétexte de la même façon que les analyses de Saussure ont servi de prétexte à l'essai, digne d'intérêt, de Starobinski.

Sans doute, ceux qui sont versés dans les études anciennes seront-ils mieux à même que d'autres de comprendre les analyses de Saussure, de les discuter, d'en retenir les éléments pertinents. Mais le profane lui-même tirera profit de cette lecture : elle sera pour lui une initiation : celle-ci ne sera possible que si le lecteur sait s'astreindre à un effort d'attention continu, il faut bien l'avouer, car l'ouvrage lui apparaîtra difficile, — difficulté qui s'amenuisera vite par le fait même de la précision de l'analyse de Saussure. De plus, bien que les textes de Saussure nous soient livrés par fragments, la compréhension en est rendue plus facile au lecteur par les réflexions de Starobinski, par sa façon de rapprocher les passages, par l'unité qu'il donne à des morceaux de manuscrits épars.

Il reste à souhaiter qu'un Starobinski ou un Godel nous offre un jour les autres inédits.

Conrad BUREAU

Université Laval

□ □ □

Rassoul LABUCHIN, *le Ficus*, Port-au-Prince, Imprimerie Théodore, 1971.

La dernière œuvre du poète haïtien, Rassoul Labuchin, est en

réalité une œuvre collective, puisque *le Ficus* est publié par Rassoul Labuchin et Michaëlle Lafontant-Médard. Il s'agit d'un récit où l'auteur, les auteurs plutôt, même s'il y a un « je » unique à la fois par qui passe le fil de la narration, essaient d'amorcer le dialogue entre narrateur et lecteur, locuteur et auditeur, dans la plus pure forme du conte, du conte populaire haïtien notamment.

C'est là d'ailleurs un des points de la doctrine de la nouvelle école spiraliste à laquelle on peut rattacher *le Ficus* de Rassoul Labuchin et Michaëlle Lafontant-Médard. Ce groupe de jeunes écrivains, Franck Etienne, Rassoul Labuchin, Jean-Claude Fignolé, Serge Garoute, Dieudonné Fardin, René Philoctète, s'est donné pour tâche de renouveler la littérature haïtienne en opérant la jonction de ses sources modernes et traditionnelles.

On peut cependant regretter que contrairement au conte populaire haïtien, la structure de ce récit dialogué ne soit pas plus fermement charpentée. Le principe de l'œuvre ouverte à laquelle peuvent s'apparenter les idées spiralistes s'accommode fort bien d'œuvres solidement charpentées.

L'on appréciera cependant les élans lyriques dont les auteurs savent habilement entremêler la trame de ce récit qu'ils nous content. Le « je » unique dont je parlais plus haut peut donc se permettre d'être tantôt masculin, tantôt féminin, traduisant par cette androgynie langagière l'éloge du couple qu'est *le Ficus*.

C'est au fond un chant d'amour et un hymne à la création, celle de l'œuvre littéraire et celle qui par la femme aimée fait que la vie et l'art se conjugent.

L'image de l'arbre, du ficus, le figuier, est donc ainsi symbole puisqu'il est à la fois incarné par l'un des interlocuteurs du récit et fait l'objet du récit-monologue de l'autre interlocuteur. Symbole qui permet au « je » d'être un autre, au récit de se faire réflexion sur l'acte d'écrire, ce qui est une amorce de cette réflexion sur le sens et l'objet de l'écriture, sur le sens et l'objet du langage, et finalement de la langue. Questions particulièrement importantes en Haïti, pays de diglossie comme on sait.

Le Ficus nous révèle que les jeunes écrivains haïtiens s'ouvrent à une problématique du sens, ce qui est le premier terme d'une définition de la vie rêvée par rapport à la vie vécue. Ce qu'attestent ces phrases qui font office de leitmotiv, par leur retour à l'intérieur du texte :

Hauts flamboyants aux fleurs
vermeilles, se balançant sous le ciel
bleu du mois d'août, vous fûtes le
berceau verdoyant de nos premiers
baisers, de nos premières étreintes.
Hauts flamboyants, aux fleurs ternies,
se balançant sous le ciel noir du mois
d'août, vous êtes le berceau verdoyant
de nos angoisses et de nos pleurs.

et qui s'élargissent en cette ultime évocation :

Un soir de ciel troué
Notre Quisqueya a renaître
Que tu portes en tes rêves
Et ma raison de vivre,
mon espoir

Maximilien LAROCHE

Université Laval

